

Bulletin d'histoire politique

Où sont donc les historiens québécois?

Robert Comeau



Volume 2, numéro 4, printemps 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1063415ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1063415ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association québécoise d'histoire politique

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Comeau, R. (1994). Où sont donc les historiens québécois? *Bulletin d'histoire politique*, 2(4), 3-3. <https://doi.org/10.7202/1063415ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 1994

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

ÉDITORIAL

OÙ SONT DONC LES
HISTORIENS QUÉBÉCOIS?

Dans une entrevue qu'il accordait récemment à *Libération*¹, Pierre Nora rappelait que les historiens ne sont pas des «vestales du passé mais des gens qui apprennent à leurs concitoyens à vivre avec l'obligation de se souvenir». Les historiens québécois assument-ils ce rôle? On peut en douter quand on constate à quel point ils sont absents de tous les grands débats qui agitent notre société. À l'occasion du 50^e anniversaire du décès de l'historien Marc Bloch, fusillé par la Gestapo le 16 juin 1944, je relisais son dernier témoignage où il analyse la défaite de 1940, sous le titre *L'étrange défaite* (1946). Marc Bloch rappelle que l'historien a aussi le devoir de s'intéresser «à la vie». Cette ouverture au présent est indispensable. Dans cet émouvant témoignage qui est l'acte d'un citoyen et d'un historien, il s'en prend entre autres à ceux qui avaient «une langue, une plume et un cerveau mais qui, comme lui, par une sorte de fatalisme ne s'en étaient pas servis pour informer et instruire la collectivité». Fiers d'avoir été, dans leurs tâches quotidiennes «de bons ouvriers», ils faillirent au devoir d'être de bons citoyens et de lutter pour cette vertu indispensable à tout État populaire.

Le Marc Bloch de *L'étrange défaite* est le produit d'un idéal humain: celui du citoyen républicain. Cet historien français qui a tant aidé la discipline historique à se renouveler, savait également s'engager pour la collectivité nationale. C'est cette passion qui l'amène à s'engager dans la résistance en 1942. Cet historien juif mécontent de l'histoire officielle qui se voulait avant tout français et républicain, est l'exemple d'un homme qui a surmonté la mauvaise conscience, le défaitisme et le cynisme du milieu académique et qui a mis au service de la liberté et de la vérité son talent d'historien. Marc Bloch est pour moi ce modèle de citoyen républicain.

Faut-il s'étonner que nos maîtres québécois qui nous ont dit tant de bien de l'apport historiographique de l'École des Annales, n'aient jamais parlé du citoyen engagé dans la résistance? Ils ne nous ont jamais dit que le 16 juin 1944, Marc Bloch avait été fusillé en s'écriant «Vive la France!». Le 8 mars 1944, il

avait été arrêté et torturé par la Gestapo. En octobre 1940 cet universitaire avait été exclu de la fonction publique par les décrets de Vichy contre les Français d'origine juive, avant d'être «relevé de déchéance».

Dans toutes les grandes questions de l'actualité québécoise, les historiens québécois sont pratiquement absents, de la crise d'Oka à la fermeture du collège militaire Saint-Jean. On ne les voit pas très souvent intervenir pour signaler la dimension historique des grands problèmes actuels. Qui rappelle à nos concitoyens l'obligation de se souvenir? Qui prend la défense de notre histoire nationale? Quels historiens interviennent dans les dossiers internationaux? Où sont donc les historiens et les historiennes du Québec? Par exemple, après les téléseries sur Trudeau et Lévesque qui sont une insulte à l'intelligence des Québécois, quels historiens ont pris la parole publique? Faut-il être «anthropologue» pour aborder les questions autochtones, «sociologue» pour parler des classes et «politologue» pour aborder l'histoire politique? Avec Marc Bloch, je constate que «la profession que j'ai choisie passe pour des moins aventureuses...». À mon avis, il serait temps que les historiens cessent de se cantonner dans les revues savantes et qu'ils témoignent et s'engagent dans des débats publics.

Une réflexion sur ce rôle social des historiens pourrait d'ailleurs s'engager en marge du colloque du 20 mai sur «Les intellectuels et la politique dans le Québec contemporain», que l'Association a organisé pour son deuxième anniversaire (UQAM, salle A-2875).

Une dernière remarque de Marc Bloch: «Écrire et enseigner l'histoire tel est, depuis tantôt trente-quatre ans, mon métier. Il m'a amené à feuilleter beaucoup de documents d'âge divers, pour y faire de mon mieux le tri du vrai et du faux; à beaucoup regarder et observer, aussi. Car j'ai toujours pensé qu'un historien a pour premier devoir, comme disait mon maître Pirenne, de s'intéresser "à la vie". L'attention particulière que j'ai accordée, dans mes travaux aux choses rurales a achevé de me convaincre que, sans se pencher sur le présent, il est impossible de comprendre le passé.» (*L'étrange défaite*, Folio/histoire, Gallimard, 1990, p. 30.)

Robert Comeau
Département d'Histoire
Université du Québec à Montréal

1. Propos de Pierre Nora (dir.) recueillis par A. Farge, D. Kalifa et H. Rouso à propos de *Les lieux de mémoire*, tome 3, *Libération, les 60 livres de l'année*, Mars 1994, p. 59.